

responses. Following the High Court decision, Naz created a petition that called for the “reading down” of the law, which would limit the interpretation of the existing law without striking it down completely. This action raised concerns about the gender neutrality of the proposed recommendations, which many women’s activists felt would leave women vulnerable in cases of sexual assault. What the conflict unearthed was the unequal playing field of activism, in which some individuals demonstrated a stronger sense of competence and ability within existing frameworks of intelligibility. Dave’s astute analysis shows how the intensity of the clash worked within the logics of the legal framework, wherein only certain activists were granted access to conversations and debates about the aims of queer activism.

Throughout the book Dave reminds her reader that *activism is ethical practice*, which means that every encounter presents new opportunities and moments for rupture and deliberation. In her account, queer activism requires constant negotiation and compromise in forging and sustaining ties across lines of difference. In working alongside activists with distinct and sometimes conflicting objectives, Dave’s fieldwork led her into situations where her presence at meetings and debates meant that she needed not only to win the trust of fellow activists but also to make decisions about which ones were her allies and which ones were not. As such, it is clear that Dave’s own activist research involved a kind of ethical practice, but it is unclear whether this approach can be extended to other forms of activism or political campaigns less easily categorized as inclusive, progressive or tending toward social acceptance.

Queer Activism in India is an essential new work in the anthropology of politics, and it makes an important contribution to the growing field of queer and feminist ethnography. The text is written in accessible language and is suitable for an upper-level undergraduate class or a graduate seminar. It melds contemporary theory, participant observation and textual analysis in describing shifting configurations of sexuality and nationhood in India, as well as the multiple and contradictory movements toward and resistance to official and normative forms of LGBT political legibility.

Reference

Povinelli, Elizabeth A.

2001 Radical Worlds: The Anthropology of Incommensurability and Inconceivability. *Annual Review of Anthropology* 30(1):319–334. <http://dx.doi.org/10.1146/annurev.anthro.30.1.319>.

Dias, Amanda S. A. *Aux marges de la ville et de l’État. Camps palestiniens au Liban et favelas cariocas*, Paris : Karthala, 2013, 411 pages.

Recenseuse : Paula Vasquez Lezama

Centre national de la recherche scientifique–Centre d’études sociologiques et politiques Raymond Aron

L’ouvrage d’Amanda Dias constitue une comparaison audacieuse et stimulante entre une favela brésilienne et un camp de réfugiés au Liban. Ce travail est issu de sa thèse doctorale

et la présentation des analyses et la composition des chapitres est remarquablement équilibrée. Le livre est composé de trois parties, qui se rapportent à trois activités tant du chercheur engagé que des « intellectuels organiques » que la chercheuse a rencontré sur le terrain : percevoir, habiter et agir. La démarche réflexive de l’enquête est présentée avec rigueur. Dans chacune de ces parties, l’auteur interroge simultanément le temps – l’histoire mais aussi les événements du présent – et l’espace – les lieux mais également le poids de la géopolitique – de la vie quotidienne dans une favela de Rio de Janeiro et dans un camp de réfugiés palestiniens situé au Liban.

D’une certaine manière, le concept d’hétérotopie de Michel Foucault est transversal à la problématisation des espaces urbains que propose Amanda Dias. Michel Foucault suggère, dans les textes que Dias cite dans son livre, la possibilité de développer une science supposée définir les « lieux autres » – soit ces espaces qui, définis par la société, produisent de l’exclusion, ou du moins catégorisent une certaine partie de la population, et ce faisant, la marginalisent. Ces espaces assignent un lieu propre à des groupes sociaux, en marge du système mais régulé par celui-ci. L’hétérotopie c’est donc avant tout le « lieu autre » mais aussi le « lieu de l’autre » comme espace assigné par autrui.

Ainsi, la place imaginée et imaginaire occupée par les habitants de la favela Acari et du camps de réfugié Beddawi dans la société brésilienne ou libanaise est simultanément tant un lieu de vide d’institutions, de ségrégation spatiale et de stigmatisation, qu’un lieu de résistance et de vivre ensemble. Dans la première partie, « Percevoir », l’auteure insiste particulièrement sur la construction sociale de la favela en allant de l’analyse d’une tradition ancienne de la sociologie brésilienne sur la perception du *favelado* comme altérité à la société formelle, jusqu’aux « théories du complot » qui prédominent dans le camps de réfugiés palestiniens au Liban. Le pari est tenu. Les deux réalités sont imbriquées de jeux de perception qui agissent comme des miroirs de la société dominante. Peut-être les pages les plus réussies de cette partie sont celles consacrées au long travail de terrain mené au Liban où l’auteure prend agilement en compte le poids de la dimension globale du conflit israélo-palestinien dans ce jeu de miroirs. Tenir le pari de la comparaison de ces deux terrains si distants est un défi épistémologique. Les réfugiés palestiniens ont un statut officiel qui leur nie l’accès à la citoyenneté libanaise ; d’une certaine manière, ils sont des *parias* écrasés par l’un des conflits les plus dramatiques et médiatisés du monde contemporain. Dans le cas du Brésil, c’est la perception de la favela comme « l’échec » du processus de constitution d’un État-nation moderne et « développé » qui marque la perception sociale de l’espace.

La deuxième partie de l’ouvrage, « Habiter » est peut-être la plus riche du point de vue ethnographique. Un travail consistant d’anthropologie de l’espace aborde de manière critique le processus d’urbanisation du camp libanais et d’intégration de la favela carioca à la ville. On regrettera que l’auteure n’entre pas en dialogue avec les travaux de l’anthropologue brésilien Roberto da Matta, et plus particulièrement avec ses analyses fines des espaces de la « maison » et de la « rue » comme des lieux imbriqués de significations multiples. Mais les références mobilisées par Dias demeurent convaincantes, dans la mesure où l’auteure mène une démarche conceptuelle tant éclectique que critique. Ainsi, à la question si la vie dans le camp ou la favela relève du concept de « vie nue » proposé par Giorgio

Agamben (1997), dans le célèbre essai où il différencie la *zoe* de la *bios*, Dias répond qu'il est nécessaire pour y répondre de prendre en compte le point de vue à partir duquel on propose cette conceptualisation. Est-ce du point de vue de l'institution ou des habitants ? Pour les institutions humanitaires, oui, il s'agit d'une « vie nue », car les résidents de la favela ou du camp sont réduits à leurs besoins physiques. Néanmoins, pour les artistes et les intellectuels qui y habitent, le développement de liens qui relèvent de la vie sociale font que leur quotidien est aussi *bios* (« vie politique »). Avec justesse et sans simplification, l'auteure introduit dans l'analyse de ces espaces confinés une relativité utile sans pour autant tomber dans le relativisme. Car comme elle le dit elle-même dans la conclusion de son ouvrage, le camp et la favela constituent des « lieux de chez soi » (p. 380), au sens plein de ce terme.

« L'action » est le fil conducteur de la troisième partie de ce livre. C'est par le biais de la reconstitution biographique de quatre interlocuteurs – deux réfugiés palestiniens et deux résidents de la favela – qu'une microsociologie de l'action est présentée avec rigueur. Le parcours de ces quatre intellectuels, Burhân, Nizâr, Deley et Wesley, tout à la fois artistes, poètes, militants engagés et promoteurs d'activités culturelles, donne de l'épaisseur à l'articulation des niveaux « micro » et « macro » du quotidien dans les deux endroits. Les questions de la quête d'identité, de la violence sociale et policière, du militantisme, de la stigmatisation que ces populations subissent au sein des deux sociétés où ils évoluent sont transversales à leurs parcours, et leur analyse approfondi notre compréhension de la vie tant dans le camp de réfugiés que dans la favela. Le militantisme de ces quatre personnages montre bien, par exemple, les différentes formes que peut prendre l'agentivité, les différentes manières par lesquelles les sujets résistent à leur stigmatisation jusqu'à acquérir un statut social différent de celui qui leur avait été préalablement assigné par l'environnement dominant. Ces marges de manœuvre dans l'action des individus se renforcent par des liens de solidarité qui se mettent progressivement en place.

Tant la violence dans les favelas de Rio que les enjeux de sécurité dans les camps de réfugiés palestiniens au Liban font irruption dans la vie quotidienne de ces espaces. L'État se fait présent justement par le biais de l'application du principe de la violence légitime et par l'exercice du monopole de la violence. D'une part, la présence de l'État dans un but répressif et d'autre part, son absence en ce qui concerne les moyens nécessaires pour l'exercice de la citoyenneté, relève d'une dialectique qui constitue peut-être la contribution la plus importante de ce travail au champ de l'anthropologie politique.

Référence

Agamben, Giorgio
1997 *Homo Sacer 1. Le pouvoir souverain et la vie nue.*
Paris: Seuil.

Beaupré, Sylvain, *Des risques, des mines et des hommes*, Québec : Presses de l'Université du Québec, 2012, 134 pages.

Recenseur : Rafael Simoes Lasevitz
Université de Montréal

Quelle est la perception du risque chez les mineurs de fond et comment celle-ci est-elle devenue une condition objective du travail dans les mines? Ce sont des questions auxquelles tente de répondre l'ouvrage de Sylvain Beaupré, anthropologue spécialiste du travail et de l'objectivation de la pratique. Pour ce faire, il explore l'histoire de la région, c'est-à-dire l'Abitibi-Témiscamingue, depuis sa colonisation initiale survenue à la fin du XIXe siècle jusqu'à la première moitié du XXe siècle, au moment où le boom de l'exploitation minière s'y est produit. Natif de la région et issu lui-même d'une famille de mineurs, Beaupré parvient à donner voix à ses interlocuteurs de manière agile et intimiste, tâche qui a certainement été facilitée par sa maîtrise du lexique propre aux mineurs locaux. L'étude s'appuie sur l'importante littérature qui existe sur les enjeux de l'exploitation minière, du travail du mineur de fond et de ses risques, ainsi que de nombreuses entrevues et observations de terrain auprès de différentes générations de mineurs québécois et d'ailleurs. De manière convaincante, l'auteur démontre non seulement l'existence d'une culture minière fortement homogénéisée à un niveau global, mais surtout, l'existence d'une mécompréhension de la subjectivité des mineurs dans le contexte de la gestion du risque au travail.

Si l'on veut saisir les rapports qui existent entre l'organisation du travail et la culture minière en général, il est nécessaire, avant toute chose, de comprendre comment le travail s'organise dans le secteur minier. Beaupré décrit l'isolement physique des mineurs par rapport à leurs supérieurs, les travailleurs se retrouvant seuls au sous-sol d'une mine. Ils en viennent alors à se sentir complètement autonomes, c'est-à-dire, responsables de leurs actes, de leurs décisions et des risques encourus. L'appréhension subjective du risque serait par ailleurs directement influencée par l'octroi de primes de rendement et par la pression imposée par les supérieurs sur les mineurs de répondre à des quotas de productivité – soit deux facteurs clés de la manière dont les mineurs décident de gérer une situation risquée. Un autre aspect abordé par l'auteur, à propos de l'organisation du travail en mines de fond, est le recours à la sous-traitance, où des mineurs de « seconde classe » sont alors embauchés dans le but d'effectuer des tâches plus dangereuses à l'intérieur des mines. Le fait pour ces mineurs de recevoir des primes de rendement plus importantes, alors qu'ils perçoivent des salaires moindres que leurs collègues de « première classe », serait le principal facteur de dissension entre ces deux groupes, rompant ainsi le lien de complicité pourtant essentiel à l'amélioration des conditions de sécurité au travail. La perception du risque chez les mineurs de fond serait dès lors circonstancielle et instable, et relèverait des rappels et des oublis, conscients ou non, pour se redéfinir à chaque moment. En effet, Beaupré y voit toutes les dynamiques d'un jeu, avec des règles auxquelles le mineur de fond doit se conformer pour rendre son travail possible. Autrement dit, face à une prise de conscience croissante des nombreux risques auxquels il devra se confronter tout au long de sa carrière professionnelle, c'est l'adhésion à *l'illusio* du travail minier, c'est-à-dire, la croyance en l'intérêt du jeu et des valeurs liées au champ où il s'active (Bourdieu 1997), qui rendra son travail quotidien viable, voire durable. La perception du risque chez les mineurs de fond dépendrait donc de l'inégalité des conditions de travail ainsi que des avertissements donnés aux « distraits » parmi les travailleurs miniers, avertissements qui chaque fois sont gérés par eux de manière arbitraire.